

mémoire

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle



Anisette et convivialité, une image parmi bien d'autres, le talent d'un ami dessinateur, la mémoire évidente...

N° - 63 — juin 2010. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

Et pour l'été, un peu de variété... Jeanine de la Hogue	3
Alger-la-France : un goût de miel Albert Bensoussan	4
La bastela (pastilla en français) Marie-Claire Micouleau	6
La cuisine en Tunisie: un rêve alchimique, des gourmandises et des douceurs Annie Krieger-Krynicky	7
Comptine de comptoir : « La kémie n'y était pas ! Anisette, cacahouètes. » Alain Amato	12
Décors, femmes et gazelles, vus par Gaston Suisse Dominique Suisse	17
Don Quichotte, un personnage en quête d'auteur Jeanine de la Hogue	23
Une séance de pose René-Jean Clot	30
Pierre Loti, un dessinateur au long cours Présenté par Jeanine de la Hogue	34
En supplément	
Leo Barbès	
Odette Goinard	
Repère bibliographique	
Jeanine de la Hogue	

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par *Mémoire d'Afrique du Nord*
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication-: Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Jacqueline Gemaehling, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Conception graphique : Coriat

Impression : Promoprint

Abonnement annuel à *Mémoire plurielle*, 26 € - Le numéro : 7 €

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,

Membre bienfaiteur : à partir de 30 €.

© Mémoire d'Afrique du Nord

www.memoireafriquedunord.net

Et pour l'été, un peu de variété...

Jeanine de la Hogue

À l'origine, nous avions prévu de consacrer ce numéro d'été à la cuisine, ce moment privilégié où l'on a le temps de penser à la gourmandise!

Mais, à bien y réfléchir, les vacances, c'est aussi fait pour distraire son esprit! C'est pourquoi nous vous proposons une sorte de cocktail qui assemble des textes "culinaires" distrayants, mais aussi quelques articles qui font appel à notre mémoire et sauront, je l'espère, vous distraire. Vous y rencontrerez un peintre qui aimait le Sud et ses animaux, un magnifique dessinateur, très globe-trotter, un écrivain qui faisait poser sa mère car il maniait aussi le pinceau et un personnage qui, tout en étant fou, nous a donné de vraies leçons de vie.

Enfin, pour en revenir à la cuisine, vous aurez aussi des nouvelles de certains zalabias et autres succulentes pâtisseries, la recette d'un plat connu aussi sous le nom de pastilla et sans oublier la kemia, reine des comptoirs de bars.

J'ai plaisir à vous annoncer que les projets d'édition dont nous vous avons parlé vont voir le jour incessamment.

Ceci dit, tout en vous souhaitant bonne lecture de ce numéro un peu caméléon, et en formulant pour vous des souhaits de bonnes vacances, je me dois, bien que cela me soit assez pénible, de vous dire que certains d'entre vous ont oublié de nous envoyer leur participation à l'association et à l'abonnement à la revue. Je suis un peu navrée d'insister sur ce côté matériel mais, autant nous avons plaisir à vous proposer une revue la plus agréable possible, autant il nous serait douloureux d'être obligés de mettre fin à sa publication. Mais nous ne pouvons rien sans vous et, si vous avez du plaisir à nous lire, aidez-nous en étant attentifs et même, disons-le, généreux.

J'en profite pour remercier tous ceux qui l'ont été (très généreux), et qui nous ont déjà bien aidés.

Donc, bonnes vacances et à bientôt... ■

Mais je ne saurais clore ce petit mot amical sans vous dire combien nous avons été peiné par la disparition récente de deux amis.

Roland Blanquer avait présidé l'une des plus anciennes associations de Français d'Afrique du Nord et a toujours beaucoup aidé les rapatriés.

Maître Cicoolini, sénateur et maire d'Aix-en Provence, avait installé la première bibliothèque créée par madame Charles Vallin et qui devait devenir le Centre de documentation Historique sur l'Algérie. Nous demandons aux familles de ces deux amis de croire en nos sincères condoléances dans le souvenir.

Alger-la-France : un goût de miel

Albert Bensoussan

On le sait, Ferhat Abbas, le vieux leader nationaliste, se demandait, après l'avoir cherchée dans les cimetières, si l'Algérie avait jamais existé. Pour ma part, après tant d'années – un tiers de ma vie à Alger, deux tiers en Bretagne –, au milieu des brumes et des laines, je me pose la même question. Et chaque fois que des images me renvoient à cet ancien rivage, j'avoue ne rien reconnaître. Ma géographie était humaine et j'ai cherché en vain les visages d'autrefois. Ils ne sont plus que dans ma mémoire, et certains ont encore un goût de miel.

Pourquoi me revient-elle, cette vieille mauresque un peu sorcière que maman convoquait avant chacun de mes examens ? On l'appelait Antoinette et, à qui s'en étonnait, papa expliquait

que le père de cette femme arabe était un officier de France qui avait épousé une fille du pays et avait eu le tort de mourir trop tôt.

Antoinette, citoyenne française, vivait rampe Vallée sur les hauteurs de la Casbah, et mes parents l'avaient connue du temps que mon père était lui-même militaire, au 9^e Zouaves basé à la Caserne d'Orléans, justement là, en lisière de la vieille cité turque. Pauvre, elle faisait de menus travaux, ménage et repassage, mais surtout elle avait un réel talent pour apporter sur tous la bonne chance. Non qu'elle lût dans le marc de *caouab* ou sur une quelconque boule de cristal. Ce n'était pas son truc, étant sans culture. Malgré sa filiation, elle parlait à peine français et chez nous, lors de ses visites, ce



Un marchand de beignets largement arrosés de miel

n'était qu'arabe parlé et chansonnette "maugrèbe".

Et donc, un beau jour, généralement à la veille d'un de mes examens – était-ce le brevet ? le bac 1^{ère} partie ? le bac philo ? propédeutique, que sais-je ? – elle sonnait invariablement sur le coup de trois heures de l'après-midi et un effluve de jasmin pénétrait avec elle. Maman l'asseyait près d'elle dans la cuisine et lui expliquait le pourquoi du comment. Les commères avaient fort à faire avec le temps passé : et qu'était devenue la veuve Cheltiel ? et ce garnement d'Ouzilou, s'était-il calmé ? et que dire des femmes volages, les épouses d'officier ? toutes des *caaba* ! Je n'étais pas censé comprendre. Et donc je demeurais en innocence, jusqu'à cet appel et l'avancée du petit banc où je prenais place, en contrebas d'Antoinette. Celle-ci rabattait son foulard sur son front et fouillait dans son cabas. Je devais fermer les yeux et ne rien voir de la simagrée : bientôt la forte odeur de la fleur blanche entourait ma gorge et voilà, en ouvrant les yeux, je voyais bien ce collier de jasmin enserrant mon cou. Mais avant que j'aie pu m'en étonner ou m'esclaffer, ma bouche s'emplissait de miel.

Il y avait chez nous un drôle de gâteau en forme de radiateur. Oui, avec de nombreuses tubulures, une pâte dorée farcie de miel, en fait tout n'était que miel friable et lorsqu'on l'avait en bouche, il fallait se hâter d'engloutir et de déglutir de peur de se

poisser chemise et culotte, car vrai de vrai, cela dégoulinait fort, le *zalabia*. Oui, c'est comme ça qu'on l'appelle. Je m'empiffrais donc et trouvais même cela délicieux. Il le fallait, car c'était là mon amulette. Non pas seulement ce collier porte-bonheur, mais surtout ce miel secourable, sans lequel le malheur et le mauvais œil envahiraient la place.

Le lendemain, je me rendais à mon examen, la fragrance encore sur mon col et tout ce miel sur l'estomac. Je rentrais victorieux, et ma mère ne manquait jamais de dire : cette Antoinette, quel miracle elle nous fait ! Longtemps j'ai gardé ce goût de miel dans ma bouche. Mais, bien des années après, alors que je flânais avec mon épouse au grand souk de Djerba, j'avisai sur un étal les petits radiateurs dorés et dégouttant de miel, dont je me hâtai d'acquérir une unité. J'y mordis, m'en barbouillai les gencives, déglutis à la hâte, sans pouvoir aller au-delà de la première bouchée. Et quoi ! me lança ma douce épouse voyant que je calais, recrachant presque cette avalanche de miel. Je ne sus que lui répondre :

– Pourquoi me forcer ? je n'ai plus d'examen à passer...

Mais qu'aurais-je donné, au fond de moi, pour me retrouver en sixième et tout recommencer ? Hélas ! ma science me souffla la phrase de cet oiseau de mauvais augure d'Héraclite :

– On ne baigne pas deux fois sa langue dans le même miel. (Je cite de mémoire.) ■

La Bastela (pastilla en français)

Marie-Claire Micouleau



Mettre les braises dans le *kanoun*¹
préparé
Placer le plateau en cuivre étamé
À portée
Disposer la première feuille de *ourka*²
Vers le bas
Renforcer d'une couche de *ourka*
Bien à plat
Étaler la farce de pigeons et d'amandes
Pas trop grandes
Recouvrir de deux autres couches,
Disposer les morceaux de pigeon
Bien en rond,
Saupoudrer avec des amandes pilées
Et sucrées,
Remettez par-dessus deux couches
Qui se touchent,
Rentrer les bords à l'intérieur
Se chevauchant
En les lissant
Habilement

Enduire
D'huile,
Placer le tout, farce et *ourka*
Dans le *tbsil dial bastela*³
Bien à plat,
Vingt minutes et bien doré,
Retourner.
Quelque vingt minutes après
Saupoudrer
De sucre glace, à la volée,
Servir côté amandes vers le haut,
Dans un grand plateau
Puis dégustez.
*Khamdoullah Bismillah*⁴

1. Pot de terre où l'on met la braise pour cuire les aliments.

2. Ourka : la pâte très fine qui sert de feuilletage.

3. Tbsil dial bastela le plat qui sert à cuire la pastilla (bastela).

4. Le "Rototo" d'usage

La cuisine en Tunisie: un rêve alchimique, des gourmandises et des douceurs

Annie Krieger-Krynicky

La Tunisie avec ses 1300 kilomètres de côtes, érigées en caps ou échanrées profondément en golfes, est baignée d'une mer poissonneuse.

Aussi n'est-ce pas une corne d'abondance mais une conque de nacre qui déverse sur les étals de Tunis ou de Bizerte des pyramides de crevettes couleur de corail, les pagres irisés, les raies fantomatiques, les chiens de mer, le grondin au muflé de lutteur tuméfié. Le thon sanguinolent se coule près du poulpe affalé, frappé au trident. Le rouget scintille de toutes ses squames, le merlu se cabre à côté de la sole brunâtre. Sardines et allaches bleutées commencent à dégager leur fumet à mesure que le soleil monte. Ils ont été pêchés dans la nuit, au fanal ou traînés par les tartarons, meurtriers aux plus petits, par les rissoles de lin tressés.

Malheur à la maladroite, entraînée par la verve du marchandage et qui ose clamer: «Ali, ton poisson n'est pas frais», en rejetant le mullet agrippé par l'ouïe. La huitième génération de sa race sera englobée dans la malédiction, et châtement immédiat, le poissonnier ne lui glissera pas dans le couffin «le poisson pour le chat», rituel.

Le poisson aussi magique que celui qui figure, peint en bleu sur les murs chaulés, trône sur toutes les tables: tunisienne, française, italienne ou maltaise. Le rouget, ou le maquereau, sera grillé ou en papillote sur le canoun du patio ou le grill posé sur le sable lors du pique-nique.

Le poulpe vinaigré, sur la soucoupe à côté des fèves bouillies et des pois chiches, accompagnera le muscat

parfumé de Raf-Raf près de Bizerte ou encore l'alcool de figue et l'anisette, sur les guéridons de marbre des cafés. Au repas des Italiens, il met l'eau à la bouche: «Sur une assiette large, des tomates rousses, des poivrons vert soutenu, quelques piments rouges pour l'œil et la bouche et une épaisse tranche de poisson, mullet, thon ou daurade, frite à l'huile dorée, couleur de miel sur le dessus, noir bleuté sur le champ avec encore des écailles opalines, imbibées d'huile.» (In *Chronique des morts*, Adrien Salmiéri, 1974, Julliard.)

Mais le poisson roi, l'apogée, le couronnement des banquets de fin d'année ou d'anniversaire d'associations en tous genres, le plat de prestige, servi à la table de l'amiral commandant la flotte à Ferryville, ou du contrôleur

civil de Bizerte, était le loup du golfe. Sur les cartes des restaurants et les menus de gala, il figurait en Belle-View, présenté en effet sur un lit de rondelles de tomates et d'œufs durs et rehaussé de tortillons de mayonnaise.

Lors d'un de ces repas protocolaires, il paraît que le loup glissa de son immense plat d'argent festonné, sur le carrelage. Imperturbables, les serveurs, sans quitter leurs gants blancs, l'y récupérèrent, le reconstituèrent avec autant de dextérité qu'un médecin légiste à partir d'un corps démembré, colmatant les brèches avec la mayonnaise. Ils soulevèrent le plat et l'apportèrent avec la pompe requise, provoquant l'admiration des convives devant cette pièce majestueuse.

Plus simplement, le poulpe tranché

confondait ses tentacules avec les spaghettis, le mullet frit accompagnait la traditionnelle chakchouka aux poivrons doux et aux tomates. Quant aux beignets de sardines, ils rehaussaient la monotonie bi-quotidienne de macaronis, dans la Petite-Sicile ou le quartier maltais de Tunis. Les œufs de mullet pressés, (la poutargue, délice des Provençaux pendant le Carême au XVIII^e siècle), s'accommodaient en omelette.

La langouste, Thermidor ou à l'Américaine, faisait partie de la mythologie culinaire des habitants de la Tunisie; mais à l'état de souvenir car les fonds avaient été ratissés impitoyablement. Son dernier refuge restait les îlots de la Galite, au large de Tabarka. Deux Bizertins partirent



Pêcheurs vérifiant soigneusement leurs filets. Dessin de Hans Kleiss



Marouffes tirées à terre, pièges à langoustes en forme de chapeaux mexicains

avec les pêcheurs pour retrouver leurs traces. La plus grande île était aussi périlleuse d'accès qu'Alexandre Dumas l'avait décrite dans son livre *Le Véloce*, en 1846. Elle était protégée du battement incessant des flots par des amoncellements rocheux où se brisaient les vagues.

Nos amateurs de langoustes aidèrent les pêcheurs à tirer, sur la grève, les marouffes, pièges de paille tressée en forme d'énorme chapeau mexicain, où s'agitaient quelques langoustes. Elles furent déposées dans des cageots de glace pilée.

La nuit tombait; ils partagèrent à la lumière du fanal, l'omelette. Elle leur laissa un goût fade et poissonneux.

Les pêcheurs avaient déniché des œufs de mouette, cachés dans les arbustes rabougris. L'humidité plombait les épaules. Ils humèrent avec plaisir un bouillon qui avait mijoté dans une marmite de fer blanc sur le *Kanoun* de braises. Une louche le distribua dans les profondes assiettes brunes de Nabeul.

Cachées sous d'informes morceaux blanchâtres qu'ils avalèrent trop vite, ils aperçurent les têtes aux orbites énucléées de petites chouettes. Sœurs de celles mêmes qui hululaient doucement d'une manière monotone et plaintive, perchées dans les branches des pins pliées jusqu'au sol par les vents incessants de la Méditerranée du Nord... ■

Des gourmandises et des douceurs

Les confiseries étaient rares; le *granite limone*, pulpe de citron écrasée dans l'eau glacée et le sucre, était vendu, dans la rue, à la criée, comme les beignets frits, aussi épais que des bouées de sauvetage.

Il fallait attendre les fêtes nocturnes du Ramadan pour goûter aux *makrouds*, compacts gâteaux de semoule, farcis de figues ou dégoulinant de miel, comme le *baclava* aux mille feuilles fourrées d'amande, aux *rahat-loukoums* parfumés à la rose des jardins de Sfax, au néroli de Tunis et au bigaradier du Cap Bon. Les enfants prenaient d'assaut les éventaires. Les marchands exposaient les carafes d'orgeat opalescent ou de jus violacé des grenades de Bizerte.

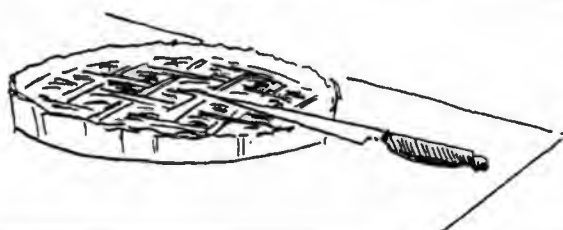
Sur les étalages, on retrouvait la modeste datte brune, enserrant à présent entre ses flancs la pâte d'amande ou de pistache. Celle-ci fit le triomphe d'une confiserie

renommée, celle de Dimitropoulo si l'on en croit Lucien Delmas: «Elle se trouve vers le milieu de la rue de l'Église (à Tunis). On y fabrique et on y vend des dragées fourrées aux amandes, aux noisettes, aux liqueurs diverses, des noix au chocolat, du *rahat-loukoum* à la mandarine, à la banane, à l'orange et des dattes farcies à la pistache... dans des coupes de cristal taillé, débordantes de douceurs...

Le fondateur de la maison succomba au diabète comme il convenait après une longue carrière. C'était un homme de génie. N'arrivant pas à distancer la concurrence en raison du prix élevé des pistaches, il avait découvert, après de laborieuses recherches, un procédé remarquablement économique. La pistache onéreuse était remplacée par une mixture savante à base de fécule et aromatisée à point. Quant à la couleur, un certain vert Véronèse, inoffensif ou presque, complétait l'illusion... Les concurrents disparurent en des faillites retentissantes...

Le père Dimitrio eut le temps de susurrer la recette miraculeuse à l'oreille de sa fille aînée... Le commerce continua sous l'enseigne pertinente *À la vraie pistache*. (in *Sous le soleil du Beylik*, 1930, Tunis). Il est vrai que cela se passait en des temps quasiment homériques, vers les années 1930!

Gâteaux en losange aux amandes et baklavas



Mais les gros cubes de pâte d'amande se vendent toujours dans toutes les confiseries et pâtisseries. Tricolores, ils rappellent le drapeau italien. Le vert est toujours Véronèse, le blanc est celui de la pure amande; quant au rouge, il est lié à l'histoire mondialisée d'un insecte.

Les conquérants espagnols découvrirent au Mexique le secret d'une merveilleuse couleur écarlate, inconnue des teinturiers européens. Elle provenait d'un insecte qui, écrasé, donnait le fameux colorant. Cette cochenille faisait l'objet d'un élevage méticuleux et soigné, nourrie exclusivement de cactus juteux. Sa valeur atteignant le prix de l'or, les galions espagnols furent arraisonnés par les corsaires anglais; sa capture permit de donner aux uniformes anglais cette belle couleur rouge qui triompha sur le champ de bataille de Waterloo et valut aux militaires le surnom d'Écrevisses!

Les Français, à l'affût, firent aussi des prises et l'éclat de ce rouge fit la réputation des nouvelles tapisseries, tissées aux Gobelins sous l'impulsion de Colbert. Le produit restait cher et, après la conquête de l'Algérie et l'implantation des cactées et autres figuiers de Barbarie, l'idée vint d'implanter des fermes d'élevage en Afrique du Nord. Malgré la chaleur du climat, les cochenilles refusèrent de faire souche et firent la grève de la faim face au cactus local.

Elles appartiennent toujours au seul Mexique. Sous les noms de kermès et de code E120, il s'agit du seul colorant admis par Bruxelles, mais combattu par le lobby des purs végétaliens, pour colorer le rouge à lèvres, les biscuits, les bonbons et les cubes vermillon de l'éternelle pâte d'amande!



Les dattes que l'on aimait beaucoup farcies



Dessin de Brouty

Les figuiers de Barbarie que n'apprécient pas les cochenilles

Comptine de comptoir : « La kémiea n’y était pas ! Anisette, cacahouètes. »

Alain Amato

« Alger-la-Blanche » qu’ils disaient ! Ça, c’est ce que j’appelle une métaphore à strabisme divergent. Un œil sur les murs chaulés de la capitale, l’autre sur le précipité blanc obtenu dans l’intimité d’un verre où l’eau a rencontré l’anis. En ce temps-là de l’Algérie Française, l’heure de l’apéro c’était sacré et l’anisette, comme un fleuve parfumé, descendait en fraîche cataracte dans les gosiers de nos compatriotes, de Nemours

à la Calle (pour garder le cap, ici ils diraient de Brest à Strasbourg). Chez nous l’anisette n’était jamais seule. Elle avait une partenaire incontournable, la kémiea.

Surprise. Kémiea, ce nom aussi féminin que singulier ne figure ni dans mon Petit Robert, édition 2001, ni dans mon Nouveau Littré, édition 2004, et encore moins dans mon Larousse en trois volumes, édition 1983. D’où le titre



Constantine, place de la Brèche, et ses cafés bien fréquentés

farfelu donné à ce texte. Et d'entendre nos Roro et autres compatriotes de se lamenter : « Kémia, Que malheur ! Qu'elle est même pas dans le dictionnaire de ces coulos de Frangaouis ! ». Heureusement, l'honneur est sauf car dans *Le Français d'Afrique du Nord*, rédigé par Lanly (Édition 1970, Bordas) il en est fait mention. Bien entendu, avec les moyens modernes, il suffit de taper le mot kémia sur le clavier de nos ordinateurs pour constater que, sur Internet, des milliers d'entrées la mentionnent et à toutes les sauces, c'est le cas de dire, exactement 1.160.000 références. Multiples définitions, multitude de recettes, de références, d'adresses de restaurants portant ce nom. Kémia, cette hôtesse d'accueil de tout apéritif bien de chez nous, fait donc recette sur la toile.

Il faut dire que la kémia est à l'apéro, ce que Juliette est à Roméo. Cette Juliette qui rime si bien avec anisette. Anisettes au pluriel car il existait trois marques renommées, toutes réinstallées en métropole en 1962. Par ordre d'entrée en scène sur les présentoirs de nos débits de boisson : celle des frères Gras, celle des frères Limiñana, celle de la famille Timsitt. Avec, dans cet ordre familial, une étiquette blanche et bleue datée 1872 pour la Floranis, une étiquette genre parchemin saumoné, datant de 1884 pour la Cristal Anis, une étiquette verte pour la Phénix, la reine de Chabbat, parole de rabbin. Demandez-moi de choisir entre ces

trois marques celle que je préfère, je rétorquerai que c'est la même chose qu'avec ses enfants, on les aime tous pareillement et il ne faut pas faire de différence. Hypocrite que je suis !

Savez-vous que lorsqu'on fait comme ici de la publicité gratuite dans un texte, l'usage veut que la marque citée fournisse à l'auteur, à titre de remerciements une caisse de ses produits. Et c'est vrai car cela m'est arrivé avec Glenfiddich pour une nouvelle, parue autrefois dans *Lire*.

Mais je m'égare dans les brumes éthyliques d'Écosse et m'éloigne de cette kémia anisée dont la présence, sans doute la plus ancienne en littérature – mais sans être toutefois nommée – figure dans *Salaouestches, Évocation pittoresque de la vie algérienne en 1900*, de Paul Achard. Dans le texte intitulé : Le bar des mauvais garçons, on peut lire : « C'est un bar comme les autres, avec un zinc, des verres et des bouteilles. [...] Sur les tables il y a des olives, des œufs, de la poutargue et des *andoubelbeiss*. Ces messieurs ont dans leurs poches des cacahuètes, des tramousses, des grains de maïs, des bliblis et des petites patates qu'ils grignotent comme des singes. [...] Quant à la boisson, elle fait l'objet de tous les soins du patron ... – Qu'est-ce que vous prenez ? – Une anisette pure dans un grand verre. – Anisette avec de l'eau et de la glace, je me tiens une soif terrible. – Anisette – Anisette !... anisette tout le monde ! »

Texte fédérateur de l'apéritif pied-noir, unissant un assortiment d'amuse-



L'anisette, belle occasion pour trinquer entre amis

gueules à la boisson régionale. Notre littérature est ainsi parsemée de scènes où, pour accentuer la couleur locale, les écrivains insèrent dans leurs textes ce duo épicurien, comme des vitraux dans une église. Des pages et des pages de citations prouveraient que nos agapes étaient binaires : liquide et solide.

Mais comme mon éditrice ne m'a pas donné beaucoup de place je vais faire bref pour les citations. J'irai seulement d'un Albert à l'autre. Quand Camus, dans *L'été*, « ...recommande au voyageur sensible, s'il va à Alger, d'aller boire de l'anisette sous les voûtes du port. », Bensoussan raconte dans *La ville sur les eaux* : « ... Dans la rue, si on le rencontrait [Paul Trinchant, comique d'opérette], on pouvait lui offrir le verre de Limiñana avec une petite kémia de

cacahuètes ou de bliblis, un chouïa de tramousses ou de patates trempées dans le sel : nos richesses de comptoir. » Et comme je trouve qu'on ne parle jamais assez de Constantine, ma ville natale, je vais y aller à mon tour de mes souvenirs.

À Constantine, le samedi à partir de onze heures, dès l'entrée de la rue Caraman entre la brasserie Alex et l'Excelsior, puis le Novelty, le Gambrinus pour les plus connus ensuite jusqu'au bout de la rue de France et son café éponyme, dans cette artère où il y avait un débit de boisson tous les cinquante mètres (impossible en pleine chaleur de tomber déshydraté !), une agréable odeur d'anis se percevait aux abords des cafés, des bars et des brasseries, accompagnée d'une profusion de

fragrances produites par les différentes kémias proposées par les bistrotiers qui avaient chacun « sa » spécialité. Le cumin accompagnant les fèves, les petits artichauts sauvages, les tramousses (lupins pieds-noirs), le piment des escargots (ici nos gastéropodes avaient une coquille blanche à spirale noire), le paprika de la soubressade, le parfum entêtant des olives. Cette profusion d'amuse-gueules pour accompagner un verre d'anisette n'était pas gratuite mais comprise comme un supplément vendu à la coupelle. Certains avaient la coupelle généreuse, d'autres étaient rapiats. Chez-nous, là-bas, ils étaient petits les verres d'anisette servis dans

les bars. Ils ressemblaient à des verres de saloon ! Heureusement, car j'ai connu des adultes – dont mon oncle Marcel éternel célibataire était du nombre – qui entre onze heures et treize heures le samedi, par le double jeu des tournées entre amis et des errances de bistrots en bistrots arrivaient chez eux avec une dizaine de verres dans la panse et lestés par la kémia qui allait de pair. Bien entendu ils n'avaient plus faim... ni soif.

Aux heures sombres d'une Algérie en guerre, l'apéritif pouvait malheureusement tourner à la tragédie, à cause d'une grenade dégoupillée, balancée au milieu des consommateurs



Un café à Constantine, 1930, bel assortiment de bouteilles mais peu de dames

par un terroriste aux aguets. Comme celle qui explosa au café Guedj, rue de France, le 12 mai 1956. C'était au moment de l'apéro du soir, vers 18h30. Ce jour-là, avec ma sœur Colette et l'oncle Marcel nous arrivions à proximité. Marcel nous avait amenés à l'Olympia voir un western : *L'homme du Kentucky* avec Burt Lancaster. L'explosion sanglante nous propulsa tous les trois dans la fuite la plus rapide de notre existence afin d'échapper à la terreur aveugle qui faucha les civils autour de nous et à l'énorme panique qui s'ensuivit. Arrivés chez nous, une centaine de mètres plus loin, Marcel demanda à mon père de lui servir une anisette bien tassée, histoire de lui remonter le moral. Ma sœur et moi eûmes le droit de boire de l'eau fraîche dans laquelle mon père versa, aussi cérémonieusement qu'un médicament, dix gouttes d'anisette. À ma mère qui lui faisait les gros yeux, il répondit : « C'est juste pour parfumer l'eau qu'elle sent tellement le calcaire. Et puis ils ont eu si peur. Cela va les requinquer ».

L'anisette, c'était le soutien psychologique de l'époque. Nous trinquâmes avec une kémie familiale préparée à la va-vite par ma mère : des rondelles de tomates parsemées d'anchois. Les tomates d'alors, pas encore travesties en cerises apéritives, étaient grosses et de plein air. Et, pour la préparation, elles n'étaient pas aspergées comme je le fais ici, de nos jours, de vinaigre balsamique (Cagayous qui aurait compris de travers

aurait dit : « Balzac quoi ? »). Il y avait également, sur la table, des rondelles de saucisson de chez Zahra, des olives vertes et du gruyère découpé en petits carrés. Après cet apéritif, mon oncle Marcel rentra directement chez lui sans participer à la tournée des bistrots. Une mise à la diète en quelque sorte.

Sa plus grande *nouba* il l'avait faite le jour de son retour de France à la Libération. Avec le groupe de copains qui était revenu indemne de la guerre, ils avaient décidé de faire la tournée de tous les bistrots de Constantine. Ils tinrent parole et une nuit d'anis étoilé les enveloppa de son linceul blanc. À l'aube, l'oncle Marcel, se réveilla, seul, en plein centre ville. Ses copains l'avaient déposé dans les bras de la France, superbe statue au torse généreux, du groupe en bronze, composant le monument Lamoricière. Marcel avait les poches bourrées de cacahouètes. Sans doute par crainte de manquer de kémie. C'est en descendant précautionneusement du piédestal du monument que lui vint aux lèvres – allez donc savoir pourquoi ? – ce qui allait devenir sa chanson bachique, que j'ai appelée, bien plus tard, sa comptine de comptoir, calquée sur la célèbre mélodie enfantine : « Il était un apéro. Anisette, cacahouètes. Il était un apéro. Avec kémie à volonté. Avec kémie à volonté.»

Cet article est terminé. Anisette, cacahouètes. Cet article est achevé. Mesdames, messieurs, c'est ma tournée. Mesdames, messieurs, à votre santé ! ■

Gaston Suisse, décors, fennecs, antilopes et gazelles

(1^{er} décembre 1896 - 7 mars 1988)

Dominique Suisse

Élève de l'école Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, il y apprend, dès 1913, les rudiments du métier de laqueur. Pendant l'été 1913, il effectue un premier voyage en Algérie, chez des parents. Ces premières vacances, loin du giron familial, le marqueront durablement. Mobilisé, il part pour Verdun, puis est affecté à l'Armée d'Orient. Durant l'été 1921, il effectue son deuxième voyage en Algérie, séjourne à Alger et, sur les traces et conseils de son ami Paul Jouve, descend dans le sud jusqu'à Bou-Saada.

En 1924, chargé de la décoration de l'Alhambra d'Alger, il y reconstitue le décor de quatre cabarets montmartrois, *L'Enfer*, *Chez Bruant*, *Le Lapin agile* et *Le Grenier de Gringoire*. Il exécute deux gravures sur bois: *Moulin de la galette* et *Noël en forêt* qui orneront les programmes et les menus de Noël.

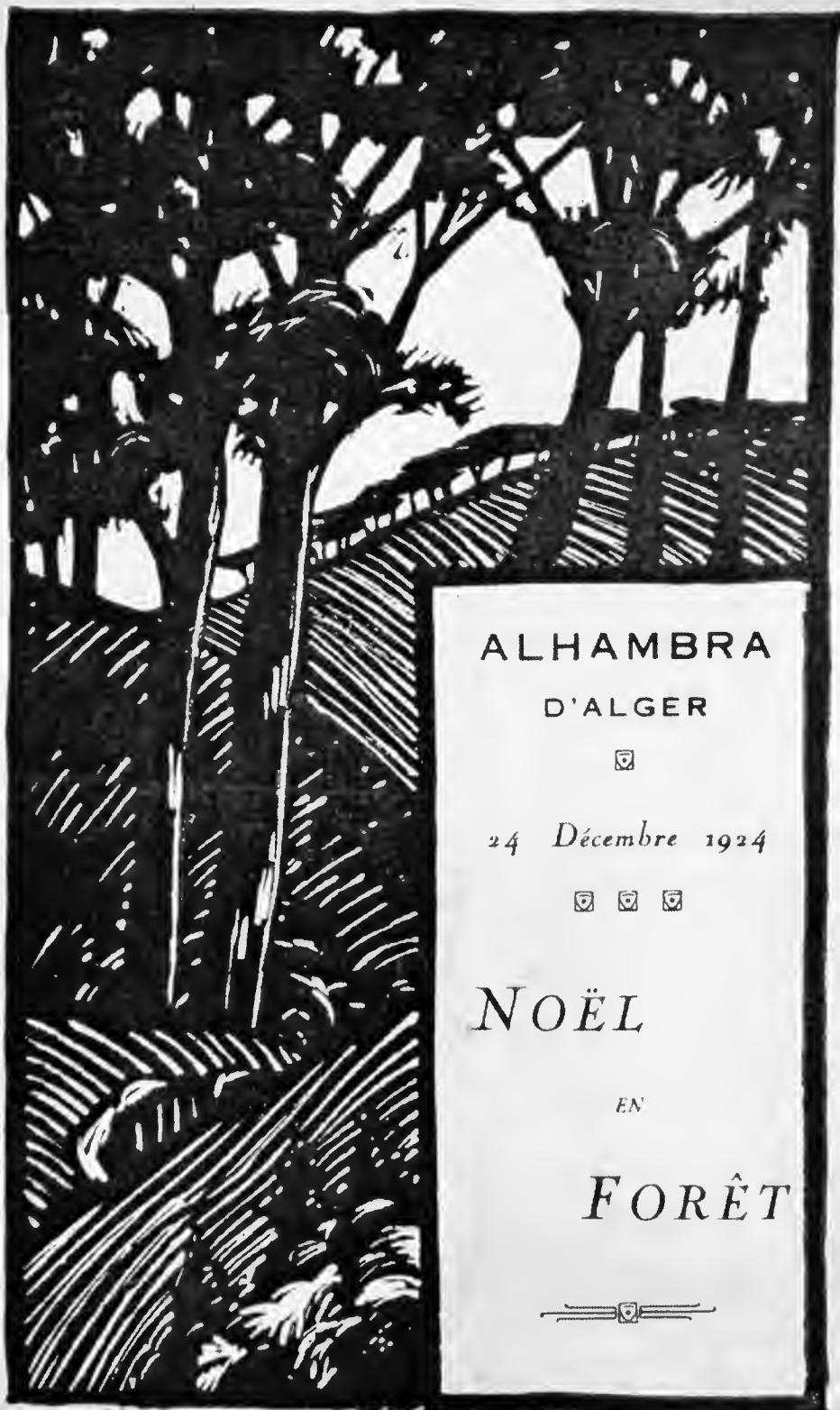
La critique unanime salue son travail, par des articles parus dans le *Journal d'Alger* en décembre 1924, «La décoration de ces

temples de l'humour fut unanimement appréciée; tant par sa composition, que par sa valeur artistique, due au talent du peintre décorateur Gaston Suisse, qui fut l'élève de Paul Renouard et de David d'Auber et qui collabora à l'Opéra de Paris avec Baskt, pour les ballets russes.» Dans la *Dépêche Algérienne*, en décembre 1924, «Les décors des cabarets reconstitués étaient brossés avec soin et intelligence, par l'habile pinceau de Gaston Suisse.»

Il parcourut ensuite le Maghreb et en ramena de nombreux croquis d'antilopes, de gazelles, de singes magots, et de fennecs. Au début de l'année 1925, fasciné par le Sud, il traversa le Sahara en caravane, descendit jusqu'en pays touareg, puis vers l'Afrique, d'où il ramena, là aussi, de très nombreuses études.

À partir de 1925, il exposera régulièrement au salon de la Société nationale des Beaux-Arts de la ville de Paris et, avec ses amis, Jouve, Sandoz, Trémont, Guyot, aux salons des artistes animaliers. Il réalise





ALHAMBRA
D'ALGER



24 *Décembre* 1924



NOËL

EN

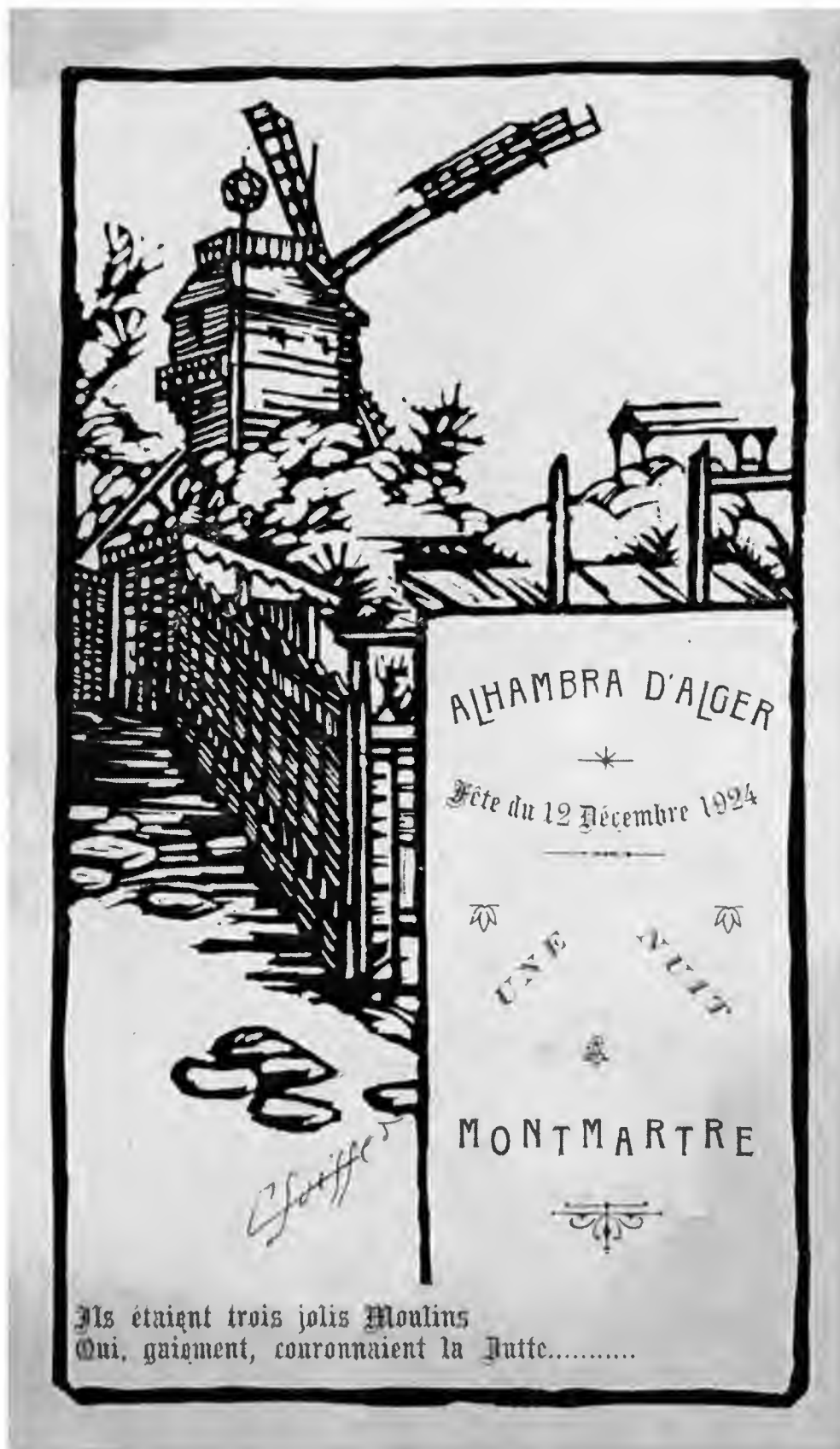
FORÊT





En 1924, Gaston Suisse est chargé de la décoration de l'Alhambra d'Alger et exécute aussi deux gravures sur bois pour les programmes et les menus de Noël.





ALHAMBRA D'ALGER

Fête du 12 Décembre 1924

UNE NUIT

MONTMARTRE

Ils étaient trois jolis Moulins
Qui, gaïment, couronnaient la Butte.....



Les fennecs, pastel à l'huile
sur fusain vers 1923-1925



Panneau de laque, *Antilopes du Tassili*. Voir *L'Algérie du Sud et ses peintres* de Marion Vidal Bué.

pour des ensembliers, Jansen, Straub, Brandt et Ruhlmann, des meubles, des paravents et des panneaux décoratifs, dans un style abstrait et géométrique qui est la marque de sa recherche personnelle. Artiste fondateur de ce qui sera appelé la période Art Déco, Gaston Suisse rencontre immédiatement un très large succès.

En 1930, il obtient le grand prix de la Société nationale des Beaux-Arts, puis une médaille d'or à l'Exposition Coloniale internationale de Paris en 1931. Il obtient

à nouveau la médaille d'or de la Société nationale des Beaux-Arts en 1934, puis le prix Puvis de Chavanne en 1936, enfin la médaille d'or de l'Exposition internationale des Arts et Techniques de 1937 à Paris. Ces différents prix lui ouvrirent la porte des collections et des musées du monde entier. ■

Dominique Suisse, fils et ayant droit de l'artiste, a mis en ligne un site Internet dédié à l'œuvre de Gaston Suisse et consultable à l'adresse suivante: www.gastonsuisse.com

Don Quichotte, un personnage en quête d'auteur

Jeanine de la Hogue

Par la fenêtre ouverte, le ciel se devine encore lumineux. Rouges et roses sont les géraniums. Le vent s'est levé et fait battre une branche, un volet. Mais sur le banc, contre le mur, il fait bon et les vieux du village s'y sont rassemblés, commentant à voix haute les menus événements du jour. Dans la chambre, au fond de son grand lit, plus maigre et plus jaune que jamais, se meurt l'illustre chevalier Don Quichotte de la Manche.

À l'écurie, tranquille enfin, mais triste d'être si tranquille, Rossinante dresse une tête inquiète. L'écuyer Sancho, en sanglotant, essaie de persuader son maître de ne pas mourir :

« Hélas, hélas ! Ne mourez pas, mon bon seigneur, mais suivez mon conseil et vivez encore bien des années, car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse. »

« Doucement, lui répond son maître, dans les nids de l'an passé, il n'y a plus d'oiseaux à cette heure. J'ai été fou, je suis sage. J'ai été Don Quichotte de la Manche et je suis à présent Alonso Quijano le Bon. Puissent mon repentir et ma véracité me rendre l'estime qu'on avait pour moi. »

Ayant, par ses paroles, prouvé la lucidité de son raisonnement, il rendit à Dieu cet esprit qu'il venait à peine de retrouver. Ainsi mourut sage celui qui restera à jamais l'illustration de la folie. Mais il ne mourut que pour ressusciter et vivre éternellement dans la mémoire des hommes.

Le 26 septembre 1604, le privilège royal autorise la parution de *L'ingénieux hidalgo de la Manche*. Les premiers exemplaires sont mis en vente au début de 1605 et, la même année, le livre est imprimé deux fois à Madrid, une fois à Lisbonne et deux fois à Valence, ce qui représente environ trente mille exemplaires. C'était un immense succès pour l'époque, mais Cervantès n'en fut pas enrichi pour autant. La vie continuait d'être pour lui une lutte. Contre les envieux, contre les difficultés financières, contre lui-même enfin.

Sorti du livre où son auteur venait de le coucher à jamais, Don Quichotte commençait une vie intemporelle où chaque siècle voulut chercher sa propre illustration, où chaque homme put trouver une signification, un exemple, un symbole. Refus de la médiocrité, recherche d'un idéal, pérégrination sur

les routes de l'impossible. Est-ce cela que l'on appelle folie? Affirmation qui reste à prouver, car est-ce folie que de vivre son rêve?

À vrai dire, Don Quichotte ne vit pas son rêve, il «est» un rêve, un rêve vécu. Et mieux encore qu'un rêve, c'est le double, la projection d'une vie. De celle de son créateur, Cervantès, qui a exprimé dans la vie de son héros tout ce qui n'avait pu trouver place dans sa propre existence. C'est une invention compensatrice, un personnage bouc-émissaire. Don Quichotte est le rêve éveillé, vécu, ironique, de Cervantès. Ce Cervantès dont la jeunesse n'a été qu'une poursuite vaine de la gloire des armes et l'âge mur un regret de ce qui n'avait pas été.

Mais ce que lui, Cervantès, a mal réalisé il le transforme en raillerie. Il se moque de lui-même en créant un personnage pourfendeur de moulins et d'outres de vin, bretteur sans objet, redresseur de faux torts, libérateur malchanceux de galériens. C'est pour lui une libération en forme de composition.

Pour l'esprit enfiévré de Don Quichotte, les enchanteurs sont responsables de tous les obstacles à son rêve: Dulcinée pour les autres n'est qu'une vulgaire paysanne du Toboso, les géants ne sont que des moulins, la formidable armée un paisible troupeau de moutons. Mais lui se refuse à voir dans les hôtelleries autre chose que de magnifiques châteaux et l'aubergiste

qui l'arme chevalier lui paraît un illustre seigneur.

Lui aussi, comme Don Quichotte, tournera le dos à la vérité et se retrouvera ainsi, à plusieurs reprises, privé de sa liberté. L'inexactitude de ses comptes, la réquisition de vivres appartenant à des autorités religieuses, lui feront connaître plusieurs fois la prison: à Castro del Rio en septembre 1592, en 1597 à Séville où il restera sept mois.

En 1571, nous le retrouvons à Rome où les loisirs de la charge de camérier du cardinal lui permettent de découvrir Horace, Virgile, et de dévorer, comme tous ses contemporains, des romans de chevalerie. Ravi par Amadis, Lancelot et autres Roland furieux, il a rêvé lui aussi de s'illustrer par les armes et la vie qu'il menait auprès du cardinal lui paraissait sans doute indigne de ses aspirations héroïques. Le 7 octobre 1571, il voguait à bord de la galère espagnole *Marquesa*. Le 20 mai 1571, en effet, la papauté, le royaume d'Espagne et la république de Venise avaient signé le traité de la Ligue contre les Turcs, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles Quint, prenait la tête des expéditions projetées. C'est là que Cervantès gagnera son fameux surnom de «manchot de Lépante». Ce jour-là il est malade mais il descend pourtant dans une felouque avec douze compagnons et c'est au plus fort de la bataille qu'il reçoit trois coups d'arquebuse dont l'un le privera de l'usage de sa main gauche.



Gustave Doré a été séduit par le personnage, héros de Cervantès et l'a souvent représenté, parcourant la Manche avec son fidèle Sancho Pancha et muni de sa longue lance

Son destin était donc d'être manchot, mais si l'on a gardé le souvenir de sa glorieuse blessure, c'est à Don Quichotte qu'il le devra, ce Don Quichotte qui sera immédiatement célèbre.

Mais, au lendemain de la bataille de Lépante, Cervantès est encore jeune; hospitalisé à Messine, il reçoit la visite de Don Juan d'Autriche qui l'assure de sa satisfaction et lui promet sa protection. L'avenir militaire de Miguel paraît tout à fait assuré. On retrouvera plus tard dans la bouche de Don Quichotte ces paroles dont l'ironie est plus grande encore à la lumière du destin de Cervantès: «Qu'y a-t-il de plus honorable et de plus profitable aussi que de servir Dieu d'abord, puis le roi, son seigneur naturel?»

Cervantès trahit là son rêve héroïque, l'amour de l'aventure guerrière et la renommée qui en est la récompense. «La splendeur des hommes d'armes surpasse celle des gens de lettres, elle a plus d'éclat et d'honneur et se répand plus au large. Mais il faut savoir en payer le prix.»

Cervantès a désormais son orgueil de soldat courageux et la fierté de sa main mutilée. Les quelques sacs d'écus que Juan d'Autriche lui a laissés, lui assurent une convalescence tranquille mais, dès 1572, il reprend du service et participe en 1573 à la prise de Tunis et de Bizerte. Puis, voulant en quelque sorte «monnayer» sa part de gloire, il s'embarque avec son frère Roderigo,

sur la galère *Sol*, pour l'Espagne, où il espère obtenir un commandement intéressant. Il a recueilli de nombreuses attestations de ses hauts faits et des lettres de recommandation pour la cour.

Nouveau coup de barre du destin: le 20 septembre, la *Sol* sur laquelle il est embarqué, est attaquée au large d'Aigues-Mortes par des galères turques et Miguel et son frère se retrouvent au bagne d'Alger comme esclaves. Pourtant, comme le dira Don Quichotte, «les enchanteurs peuvent bien m'ôter l'aventure, mais l'élan et le courage, jamais!» Pendant sa captivité, qui dura cinq ans, il donna la mesure de cet indomptable refus de capituler.

Il essaiera quatre fois de s'évader: en 1576 où il tenta en vain de gagner Oran à pied, en 1577 où il fut trahi par un renégat, le «Doreur», qui s'était fait passer pour un captif, en 1578 où l'un de ses camarades, un Maure, fut empalé et lui-même condamné à deux mille coups de bâton (qu'il ne reçut pas en fait), enfin, en 1579, trahi par un dominicain, Juan Blanco de Paz. Ses évasions manquées lui firent connaître les horribles cachots du bagne, où vingt mille hommes, esclaves chrétiens et condamnés de droit commun, étaient entassés, attachés les uns aux autres par des chaînes et fréquemment battus par leurs geôliers. Chaque évasion lui avait fait risquer la mort, mais sa fierté et son courage d'hidalgo qui revendiquait l'entière responsabilité de l'entreprise,

son refus de livrer ses compagnons, forcèrent l'estime du calife d'Alger, le cruel Hassan Pacha et lui valurent la vie sauve.

Son statut de captif de rachat lui permit de circuler à peu près librement dans les rues d'Alger et son œuvre littéraire restera fortement

marquée par cette captivité et par sa grande connaissance de la ville. En particulier, l'épisode du captif, que rencontre Don Quichotte, semble être en grande partie inspiré, de ses propres épreuves et tentatives d'évasion. Il y traduit bien sa volonté de fuite: *«Je pensais, une fois dans Alger, chercher d'autres moyens d'arriver à ce que je désirais tant, car jamais l'espoir de recouvrer la liberté ne m'abandonna; et, quand, en ce que j'imaginai ou mettais en œuvre, le succès ne répondait pas à l'intention, aussitôt sans m'abandonner à la douleur, je me forgeais une autre espérance qui, toute faible qu'elle fût, soutint mon courage.»*

La rançon fixée pour son rachat était trop forte pour les parents de Miguel. Au bout de deux ans, son frère Roderigo put partir. Mais lui-même, considéré par les Turcs comme un prisonnier de choix, à cause des importantes lettres de recommandation trouvées sur lui, dut attendre que des Frères Trinitaires eussent apporté une partie



de la somme, réunie par ses parents et complétée grâce à une collecte faite auprès des commerçants espagnols d'Alger. Ainsi sa conduite héroïque ne lui avait jusqu'alors servi qu'à accentuer sa disgrâce de prisonnier, ironie grinçante qui se retrouvera bien souvent jouer contre lui au cours de sa vie.

Il en conservera un amour profond de la liberté qui lui fera dire plus tard par Don Quichotte: *«La liberté, Sancho, est un des dons les plus précieux, que le Ciel ait fait aux hommes... Pour la liberté, aussi bien que pour l'honneur on peut et on doit aventurer la vie; au contraire, l'esclavage est le plus grand mal qui puisse atteindre les hommes.»*

Le 24 octobre 1580, Cervantès revoit enfin l'Espagne. Il y est accueilli en vétéran couvert de gloire et peut penser avoir conjuré le sort. Il connaît quelques succès littéraires et sentimentaux. C'est à cette époque que, d'une liaison avec Ana de Rojas, il a une fille, Isabel. Puis il s'éprend d'une jeune fille, de dix-sept ans sa cadette, Caterine Salazar y Palacios et l'épouse le 12 décembre 1584. Mais il n'est pas fait pour un bonheur tranquille et, manque d'harmonie entre eux ou trop grande austérité de Caterine, il ne vivra guère près de sa femme. Il restera toujours en marge d'une vie normale, vivante



Dans la Manche, l'un des nombreux restaurants qui gardent la mémoire du Chevalier à la triste figure

et douloureuse protestation contre l'absurdité de ce monde qui le rejette.

Comme Don Quichotte, qui commence à mûrir en lui, il va vivre sa solitude, incompris et refusant de se plier à la médiocrité de son destin. Lui qui rêvait de s'illustrer dans de nobles combats, il ne connaîtra de l'Invincible Armada que des servitudes. Il est chargé de collecter des vivres pour les nouvelles expéditions de la flotte. Dorénavant, il va parcourir inlassablement les routes de la Manche et de l'Andalousie, apprenant chaque auberge, chaque moulin, accablé de chaleur sous le soleil torride de l'été espagnol, giflé sans fin par le vent froid de l'hiver.

Il luttera, lui aussi, contre ses «moulins»

qui, bien souvent, l'enverront à terre. Pour Miguel de Cervantès, ce refus de la réalité, cet entêtement dans ce que les autres pourraient nommer l'erreur, cet élan vers un idéal, ces sacrifices consentis dans un souci d'honneur, c'est ce qui lui a permis de sortir indemne des épreuves de la captivité. Et s'il a si cruellement moqué ces nobles élans chez Don Quichotte, c'est qu'il a lui-même souffert d'être si mal compris par son entourage.

Cervantès va connaître alors pour la première fois une certaine aisance matérielle. Mais comme son héros qui ne retrouve la raison que pour mourir, Miguel ne voit sa vie s'améliorer qu'au moment de la quitter.

Le 26 avril 1616, la même année

que Shakespeare, entouré de sa famille, mais aussi seul que Don Quichotte, Cervantès mourait, enfin délivré de la lutte qui avait si profondément marqué sa vie. Acquérant cette dimension transcendante donnée à son héros avec la sagesse de l'heure dernière, Cervantès est mort, mais en mourant, il s'est lui-même incarné dans le mythe qu'il avait créé. Par son héros, à travers lui, avec lui, il est devenu symbole. Don Quichotte s'inventant des ennemis à la mesure de son idéal, Cervantès endossant toute l'angoisse moderne, deux hommes, un seul personnage en quête de vraie grandeur.

Ses adieux au monde ont des accents profondément touchants: «Adieu bons mots, adieu joyeux amis, adieu facéties...

Le temps est bref, l'angoisse croît, l'espoir s'enfuit... C'est déjà le pied à l'étrier que j'écris... Ma vie va peu à peu s'éteignant et, à la date indiquée par les battements de mon cœur —au plus tard dimanche prochain— celui-ci cessera de battre. Ainsi s'interrompra le cours de mon existence. La Renommée, aidée de mes amis, se chargera peut-être de raconter la suite. Quant à moi, j'aurai une furieuse envie d'entendre ce qui se dira.»

Et maintenant que Cervantès ne vit plus dans nos mémoires qu'à travers cet autre lui-même, nous entendons Don Quichotte nous dire avec cet orgueil ingénu qui est celui des vrais héros: «Il n'y a pas d'autre moi au monde!» Et cela est si vrai que nous sommes bien forcés de le croire! ■



On trouve le mythe de Don Quichotte jusque dans les buvards d'écoliers.

Une séance de pose

René-Jean Clot

Voici un très beau texte qu'il nous avait confié lorsqu'il nous avait fait la préface de l'ouvrage *Des chemins et des hommes*, publié par *Mémoire d'Afrique du Nord*. Le mot "tourmenté" est celui qui s'applique le mieux à cet écrivain, à ce peintre qui a laissé une œuvre importante, renommée dans le monde tant littéraire qu'artistique, sinon dans le grand public qui ne l'a pas toujours compris.

À peine entré à l'École des Beaux-Arts, je faisais déjà poser ma mère. Bien qu'elle fût très active elle ne refusait jamais. Aujourd'hui elle a quatre-vingt-dix ans. Avec elle je suis toujours dans le vrai. Soixante-dix années de pose, grappillées çà et là le temps d'une heure ou deux.

Au début, la raison d'être de mon travail était de faire ressemblant mais ensuite ce fut la recherche d'une forme, le refus de l'étude servile qui conduisirent mes mains. Que de changements et d'obstination sur ce visage! En de tels moments il me semble toujours que l'art est avant tout destin.

Chaque fois, dans ces séances, une réalité implacable remonte à la surface comme par un chemin souterrain et le visage devant moi devient un domaine inexploré entre veille et rêve. Il y a quelque chose de choquant pour le bon sens à faire poser un modèle devant soi et à chercher en même temps autre chose. Calme et massive, ma mère pose encore une fois. Au cours des années passées, l'important n'était pas tellement

la quête d'un progrès pictural mais de nous retrouver tous les deux avec l'illusion que chaque pose, depuis les débuts, était liée à la précédente. Nous nous immobilisions pour nous en remettre l'un à l'autre.

Autour d'un centre immobile, le temps cessait d'être une chose abstraite, nous pouvions presque le nommer, le prendre par la main, le caresser comme un animal familier et tendre.

Maintenant, avec l'âge, il s'agit de faire durer un plaisir fragile, d'écarter un pressentiment obscur, de saisir un instant unique avant de le voir disparaître. Mes yeux fixés sur son visage, je pense que ma mère sera peut-être morte l'an prochain. «Reste avec moi encore! Ne t'en va pas...»

Nous ne savons rien de notre mort mais celle de ceux que nous aimons fait si mal! Avec quoi les gens combent-ils le départ d'un être chéri? Avec rien. Ils deviennent pour eux mêmes l'absence comme un espace privé de sens au-dessus de leur tête. Je demande:

– Tu veux te reposer?



Sa biographie a paru dans les Cahiers d'Afrique du Nord sur le numéro 12. En voici un extrait.

C'est Jules Roy qui a dit de René-Jean Clot: « Avec un soleil et une lune dans son ciel, Clot tourne à travers les espaces infinis. » Ce raccourci saisissant définit assez bien le génie de cet homme double. Double, Clot l'a été presque toute sa vie. Amoureux de la couleur, de la sombre couleur, des mots qui laissent des traces comme sous un pinceau, des traces, des mots qui disent des histoires de souffrance, de douleur et de chagrin.

Toute sa vie il hésitera entre la plume et le pinceau. Ou plutôt, il a utilisé les deux pour une imagination tourmentée.

Il est né en 1913, à Ben Chicao dans l'Ouarsenis. Très jeune, son père étant mort à Verdun en 1917, il est élevé par sa mère à qui il voue un véritable culte et qui semble être pour lui le seul point d'ancrage dans la tourmente de son œuvre. Jusqu'à sa mort, à Versailles en 2000, René-Jean Clot mènera une vie heurtée, en perpétuel conflit, toujours en équilibre avec son intelligence aiguë, son indiscutable talent.

– Non. Travaille.

Est-ce qu'il est vraiment tard pour nous? Sans doute. Que l'avenir soit encore cette journée présente! Le crayon noircit mon papier, à vrai dire je n'y prête pas beaucoup d'attention. Mon modèle est devenu si las! N'est-il pas cruel de lui réclamer encore une pose à son âge?

Car cette immobilité n'est pas seulement faite d'un état physique, brusquement en alerte, elle récupère le passé, elle le récapitule, elle favorise la lucidité qui prête toujours une forme dure aux rêves avec le retour des mauvais souvenirs dans la famille, morts déchirantes d'adolescents, visions de vies inachevées où le temps s'est enlisé. Pourquoi avons-

nous vécu si longtemps? Sommes-nous plus heureux qu'autrefois?

Mon métier de peintre crée, entre nous deux, une activité exclusive de patience, d'espoir et de souvenirs. Étrange situation que d'être condamné à ne plus bouger pour devenir son propre témoin fantomal. C'est ainsi que la séance de pose rend le passé presque palpable à ma mère. Les yeux mi-clos, elle y prend ses aises. Elle me demande soudain:

– Tu es content?

– Oui, ça vient bien.

C'est à nouveau le silence.

En nous une sorte de rêve est plus vaste que nos souvenirs, il se nourrit d'eux avant de les détruire. Mon modèle et



moi nous sommes cloués à ce rêve. Il vit sans user de mots, déployant des visages et des paysages dans les profondeurs de la mémoire.

Mais nous avons peur de nous perdre de vue. Aussi faut-il nous arracher au rêve, échapper à la destruction, sentir brusquement que notre secret à tous deux est fait de ce face-à-face presque providentiel. Je demande à mon tour:

– Tu n'es pas fatiguée?

– Pas du tout. Continue.

Il est impossible que je puisse tout saisir au cours de cette séance où quelque chose tente de se dérober avec une menace sournoise. C'est que ma mère est si vieille et si lasse! Je m'en aperçois tout à coup. Chaque seconde de sa vie l'étonne. J'entends sa respiration. C'est le travail de sape de la mort en elle. Je pense: «N'aie pas peur, je suis à côté de toi.» Elle a besoin d'être rassurée. Parfois elle regarde la feuille de papier où mon crayon mêle sempiternellement des traits noirs comme le ferait une araignée besogneuse sur ses enchevêtrements.

Derrière ce visage je sens les visages des mères dont je suis aussi le fils. Il y a une unité ineffable entre toutes ces vies qui ne communiquent pas. Houles des rencontres, événements, maladresses, châtements, patience et tintamarre!

C'est au fond de mes yeux que je vois ma mère et non avec mon seul regard posé sur elle.

De son côté elle ferme ses yeux affaiblis, elle écoute avec une attention puérile une

porte qui se ferme au loin. Qui est-ce? Un bruit n'est pas une explication. Elle n'ose pas me questionner. Je continue à dessiner, cela suffit à la convaincre que tout est bien.

Elle se réveille brusquement d'un petit somme et me dévisage comme si des années venaient de s'écouler. Qui est ce personnage aux yeux fixes? Ah! C'est son fils, il fait encore une fois son portrait. La voilà certaine d'être en vie. Tous ses souvenirs lui reviennent d'un coup avec des forces secourables.

On dirait qu'elle émerge d'un sentiment d'écrasement. Au moment où elle allait succomber sous un poids trop grand, elle a réussi à s'accrocher à mon dessin, pour dominer sa fatigue. Elle espère à nouveau, elle respire à nouveau, elle aime à nouveau.

– Tu es fatiguée?

– Pas encore. Travaille.

Je travaille. Que périclent les gloires de Paris, les musées, les expositions! Ma mère pose, tout s'évanouit autour de nous. Mais nous sommes vivants dans cet évanouissement. Pour une minute l'éternité fait le gros dos dans la sécurité de cet instant.

Est-ce qu'il arrive que Dieu joue aux cartes avec les anges pour oublier les hommes?

– On s'arrête, maman?

– Tu as fini?

– Oui, repose-toi. Merci.

On appelle extase le sentiment qui nous prend au dépourvu pour racheter notre misère. ■

Pierre Loti, un dessinateur au long cours



*Julien Viaud
avec un béret de marin
de L'Entreprenante sur
laquelle il naviguera
en 1873*

Peut-être pourrait-on dire le dessinateur,
Invitant à voir et à visiter divers pays
En l'accompagnant dans tous ses voyages.
Romancier connu, il a, sous son vrai nom,
Réuni une remarquable œuvre graphique
Et iconographique, Julien Viaud, reporter.

Loti ne l'a pas effacé dans ses carnets
Où nous retrouvons son errance dans le monde,
Toujours avec talent, tant dans la plume que,
Inévitablement, dans le crayon et l'aquarelle.

Pierre Loti, de son vrai nom Julien Viaud, grâce à son métier d'officier de marine, a parcouru le monde et, s'étant découvert un talent, reconnu par d'autres naturellement, était aussi devenu reporter. Les plus grands journaux de l'époque ont publié ses dessins.

Dans cette revue nous avons le plaisir de vous faire admirer quelques œuvres grâce à un superbe livre *Pierre Loti, dessinateur, une œuvre au long cours*,¹ où sont répertoriés plus de cinq cents dessins et gravures, singulier carnet de notes. Du simple croquis à l'œuvre aboutie, cet ouvrage nous montre l'immensité de son talent. Et ce mot n'est pas vain car, à travers le foisonnement de portraits, d'anecdotes, d'événements écrits ou dessinés, on peut avoir conscience de la diversité des paysages rencontrés. La précision, la beauté de tous ces dessins nous étonnent et nous émerveillent. Tout est prétexte à dessiner, mais la Turquie a sa préférence, pour les raisons les plus diverses et qui se reflètent bien dans tous ses croquis et aquarelles.

C'est en Saintonge que se termine une vie bien remplie. L'imagination et la maîtrise de son don ont permis à cet homme de faire une œuvre étonnante. Cet ouvrage permet d'avoir une meilleure connaissance du monde oriental qui avait tant fasciné ce marin très doué.

1. Bleu autour, éditeur



*Pierre Loti dans la "mosquée" de sa maison de Rochefort vers 1905.
Coll. Maison Pierre Loti / Ville de Rochefort.*

Pour avoir une vue plus complète de Pierre Loti,
voici un texte, tiré de son roman,
Les trois dames de la Kasbah.

L'air, la lumière tombaient en longue gerbe, dans cette maison murée, par le grand carré béant de la cour intérieure. Rien n'y venait de la rue, rien des maisons voisines ; on communiquait directement avec la voûte du ciel ; avec ce ciel de l'Algérie, quelquefois sombre les jours d'hiver, quelquefois terni par le soleil les jours d'été, quand soufflait le siroco du Sahara, mais le plus souvent bleu, d'un bleu limpide et admirable.

C'était bien cette solitude de cloître, qui caractérise les demeures arabes, et révèle à elle seule tous les soupçons jaloux, toutes les surveillances farouches de la vie musulmane.

Le soleil tombait d'en haut, glissant le long de toute cette blancheur des murs, s'éteignant par degrés, pour arriver, en lueur douce et diffuse, en bas où la chaux mêlée d'indigo avait un rayonnement bleu. C'était comme une lumière azurée de feu de Bengale ou d'apothéose, qui tombait sur le sommeil des trois dames assises. Et, ainsi éclairées, tout le jour elles poursuivaient dans le silence leurs rêves indécis, aussi ténus que les fumées du *kif*.

En se cambrant comme des almées, elles appuyaient leur tête contre le marbre des colonnes, et relevaient au-dessus leurs beaux bras nus, ornés de bracelets d'argent, de corail et de turquoises.

Le fauve de leurs bras ronds contrastait avec le rose artificiel et la pâleur peinte de leur visage. Elles avaient l'air de figures de cire ayant un corps d'ambre ; leurs grands yeux, tout noyés dans du noir, se tenaient baissés avec une expression mystique.

Leurs vestes et leurs babouches étaient dorées ; elles étaient toutes brillantes de vieux bijoux très lourds qui faisaient du bruit quand elles levaient leurs bras. Elles avaient au front des feronnères d'argent.

Tout cela s'était immobilisé, comme les rues de la vieille Kasbah, sous le ciel de l'Algérie, et les détails des moindres choses ramenaient l'esprit bien loin dans le passé mort, dans les époques ensevelies des anciens jours de l'Islam.

Seules, les fleurs imaginaires peintes sur les carreaux de faïence plaqués aux murs avaient gardé sous leur vernis – à travers l'évolution des temps – leurs fraîches couleurs bleues. ■



Marabouts et mosquée de Sidi Abderhaman
Algier - Dec 1869

Algier, marabout et mosquée de Sidi Abderhaman, déc. 1869, coll. Part.



*Mers-el-Kébir, en haut, 14 déc. 1869, document. Coll. part.
Ci-dessus 16 janvier 1870,. Coll. part.*



Le plat par assez
grand pour l'homme
qui le porte ; l'augmentation
de un grand environ

(Ceci est pour servir
comme document, pour un
bedlin qui représenterait l'arrivée
au camp de nos plats de
couscous) -

Arrivée d'un plat de couscous, croquis, 1889, document. Coll. part.



Gorges de l'Atlas

Gorges de l'Atlas, 1^{er} janvier 1870, Coll. part.

FICHE BIOGRAPHIQUE

Léo Louis Barbès Médéa 1895 Perpignan 1986

Né le 15 mars 1895 à Médéa, Léo Louis Barbès était le fils de Louis Philippe Auguste Barbès, et de Cécile Berlebach.

Bachelier à 16 ans, reçu à l'Ecole Navale, officier du Génie, il fut blessé en 1914. Il épousa à Médéa en 1917 Régina Vaquer, lors d'une permission.

Parallèlement à une carrière administrative, il mena, avec l'assistance de son épouse, une vie consacrée à la littérature et à l'art. Musique et peinture, étaient pour tous deux des langages familiers.

D'une rare érudition, Léo lisait l'arabe, l'hébreu et l'araméen. Il s'est d'autre part employé inlassablement à créer un mouvement musical nouveau, inspiré par l'Algérie et l'Andalousie, intéressant aussi bien les compositeurs que les interprètes. Auteur de nombreuses mélodies, de recueils de piano ainsi que de pièces symphoniques se rapportant directement à des légendes arabes ou berbères, Léo fut un des rares spécialistes de la musique orientale. Il fut en relation avec des compositeurs égyptiens qui, tout au long de sa vie, se sont référés à ses connaissances en la matière. Il serait cependant permis de le rapprocher de Francisco Salvador Daniel (1831-1871), qui lui aussi passionné par l'Orient, avait su faire vivre et évoluer la musique arabe par des œuvres très originales ¹

Musicologue et compositeur, on lui doit entre autres la musique de *la clémence du Pacha* de Gabriel Audisio, représentée en 1953 à Paris au Théâtre des Champs Elysées. Il fut aussi l'auteur d'une *messe à quatre voix* pour les dames de Médéa et d'un poème musical dédié à Mouloud Feraoun.

En collaboration avec Emile Dermenghem, ² spécialiste de la spiritualité musulmane, il avait étudié les manifestations mystiques de la confrérie des aïssaouas à la zaouïa d'Ouzera (arrondissement de Médéa), à travers la musique qui accompagne leurs séances.

¹ Voir la biographie de Francisco Salvador Daniel dans les *cahiers d'Afrique du Nord* no 16

² voir la biographie d'Emile Dermenghem dans les *Cahiers d'Afrique du Nord* no 18

Président des Amis de la Musique, des Beaux-Arts et de la Société historique algérienne, il fut chargé de rédiger la partie concernant « l'Algérie turque » dans *l' Histoire de l' Algérie* , ouvrage publié sous la direction de Louis Mouilleseaux in *Les Productions de Paris* 1962. Il avait inauguré à Radio Alger les « entretiens en direct » avec notamment Jean Amrouche.

On ne peut dissocier son souvenir de celui de son épouse Régina, brillante pianiste, qui eut la joie d'accompagner certains des plus grands concertistes se produisant à Alger.

Dans leur villa d'El-Biar, les époux Barbès réservaient un accueil chaleureux à leurs nombreux amis. Ecrivains, musiciens, peintres, se pressaient chez eux . Citons entre autres Darius Milhaud, Pablo Casals, André Gide, Jules Roy, Max Paul Fouchet, les professeurs Courtois et Georges Marçais de l'Université d'Alger. Albert Camus était considéré comme le fils de la maison.

Léo Barbès présida durant de nombreuses années les activités de la Croix-Rouge et de l'association de Saint Vincent de Paul. Il était titulaire de la Légion d'Honneur. Pendant la guerre d'Algérie, il était sans doute l'un des très rares Européens à pouvoir traverser la kasbah d'Alger, nuit et jour, sans avoir à craindre pour sa vie, si grande était l'estime qu'Arabes et Français avaient pour lui.

Contraints de quitter l'Algérie en 1962, les époux Barbès s'installèrent à Perpignan où ils surent recréer l'ambiance chaleureuse dans laquelle ils vivaient à Alger. Ils eurent la joie d'y retrouver de vieux amis, notamment le docteur André Torreilles. Assisté par ce dernier, Léo Barbès a œuvré pour que la musique devienne un élément important dans la vie culturelle de cette ville . Tous deux ont travaillé au renouveau du musée Rigaud, installé au centre-ville. Seul, Léo Barbès aura vu se réaliser ce projet.

Léo Barbès est décédé le 3 mars 1986 à la veille de son quatre vingt onzième anniversaire. Son épouse l'avait précédé huit ans auparavant.

O. Goinard

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

POINT LIVRES

Jeanine de la Hogue

Les ombres de Boufarik récit, Olivier Chartier,

Flammarion, 15 €

Arrière petit-fils d'Amédée Froger, élevé dans le culte familial du maire de Boufarik, ardent défenseur de l'Algérie française, Olivier Chartier se pose des questions. Il se plonge dans ses souvenirs d'enfance et est amené à partir sur les traces de celui qui est devenu un vrai mythe. « Je crois me souvenir. La vie après la mort n'existe que dans la mémoire de ceux qui vous ont aimé. » C'est justement après la mort de sa grand-mère qu'Olivier Chartier a commencé à voir ses souvenirs s'entrechoquer, et, dit-il, « Mamie avait été le phare de notre enfance, un amer rassurant autour duquel naviguer. Sa lumière éteinte me jetait dans le monde adultes. » Mais ce n'est que dix ans plus tard qu'il éprouve le besoin de confronter les souvenirs légués par sa grand-mère sur l'Algérie avec une autre vérité. Cet aïeul, il pressent qu'il lui faut découvrir autre chose sus lui, et pour cela, en journaliste, il va mener une véritable enquête. Au début, c'est la déception. « J'espérais être à Alger en pays de connivence. Ce n'est pas le cas : rien n'est plus ici de ce que je suis venu chercher. » Il interroge fictivement sa grand-mère après avoir commencé son enquête et avoir appris « certaines choses » sur cet aïeul si aimé. « Tu ne m'avais pas appris que le général De Gaulle a repris le pouvoir en surfant sur la vague des émeutes d'Alger, que les exécuteurs des basses œuvres du gaullisme ont profité du drame pour se hisser au pouvoir. Et qu'Amédée Froger avait peut-être été une victime de leur ambition. » D'autres pistes aussi sont évoquées. « J'aurai beau m'efforcer de faire vivre l'Algérie de Mamie, la réalité m'échappera toujours... Alger se refuse à moi. Tel un visage, elle se dérobe quand je crois la tenir... à force de ne pas poser de questions, on frise l'indifférence, à force de ne pas avoir de réponses on se pose des questions. » L'arrière petit-fils repart d'Alger sans savoir qui était vraiment Amédée Froger. Mais il nous a donné un livre très émouvant, bien écrit, et qui va bien au-delà de la réalité de l'ancien maire de Boufarik, des ombres et des mythes. Froger avait lui-même écrit chez Baconnier un livre, très peu connu, intitulé *L'Ombre maudite*.

Là-bas, retour en Algérie témoignage, Aline Cespedes-Vigne

Edition Art-Access 18 €

« Tu es revenue parce que tu avais mal à tes racines » lui a dit in vieil Arabe. Pendant plus de quarante ans, elle était persuadée qu'elle avait refait sa vie en France. « Je me devais d'oublier la guerre, la mort de ma petite fille lors du cessez-le-feu, l'exil... J'appris que les cimetières étaient profanés, qu'on allait regrouper nos morts

dans un ossuaire... Cela me décida à retourner « là-bas"pour me rendre compte par moi-même » .Elle va retrouver la tombe de sa petite fille et, durant tout son voyage , elle viendra lui raconter chaque jour ses joies de certaines retrouvailles de sa mémoire , et , souvent ses douleurs devant ces maisons abandonnées, une douleur qui lui aurait fait préférer de les voir rasées, plutôt que tristement en ruines, presque hostiles. Ce voyage, elle en est revenue à la fois apaisée d'avoir pu surmonter sa douleur et d'avoir eu le courage de retrouver son passé , même si cela lui était parfois trop douloureux. Elle en rapporte un poème qui traduit bien ses sentiments :

« Dans les jardins de Mascara, poussent les fleurs du souvenir. J'ai senti battre mon cœur à la folie, mais je n'ai rien regretté du tout et, comme Candide, j'ai cultivé le jardin de mon passé. Dans les jardins orphelins d'Oran, poussent nos maisons abandonnées, ont cloué nos chants, nos rires, aux chambranles disloqués, aux vitres explosées. Dans les fourrés de l'Indépendance, la jeunesse ratisse ses espoirs déçus, ses longues heures désœuvrées . Dans ton jardin endormi, dans cette tombe où tu m'attends, poussent les fleurs de ma mémoire, elles ont chassé les ombres, allumé des étoiles, repeint tes grilles. Dans l'avion qui me ramène en France, j'ai compris que ce pays qui s'éloigne est un ami qui part à jamais. »

Pierre Loti dessinateur, une oeuvre au long cours Alain Quelle-Villéger et Bruno Verrier

Bleu Aurore éditeur

Dans ces 293 pages nous sommes plongés dans un merveilleux voyage avec comme guide un extraordinaire dessinateur.. Sous son véritable nom, Julien Viaud, l'officier de marine est devenu reporter pour les grands journaux et revues de son époque. Son trait sûr, ses croquis comme ses aquarelles nous entraînent à travers la monde. C'est pourquoi ,avec l'autorisation de l'éditeur, nous avons souhaité faire dans notre revue , un article donnant à nos lecteurs l'envie d'en connaître plus grâce à ce superbe livre, étonnant carnet de voyages d'une très belle qualité.

L'Algérie et la France Jeanine Verdès-Leroux

Robert Laffont Bouquins 32 €

992 pages, 160 collaborateurs ont participé à cet ouvrage que l'on a qualifié de dictionnaire. Les entrées sont parfois surprenantes, mais les matières étudiées font l'objet d'une grande diversité et nous avons l'intention d'y revenir dans une prochaine revue

Voici quelques titres d'ouvrages susceptibles de vous intéresser et dont nous ferons un compte-rndu dans une prochaine revue.

Le château de Vincennes, une histoire militaire sous la direction de Luce Gaume et Emmanuel Penicaut

S.H.D. et éditions Caudun 35 €

Les années noires 1939 1845, droit et histoire

L'esprit du livre éditions, 92, Sceaux 20 €

Drames et frayeurs aux essais en vol et autres Jacques Nottinger de l'Académie de l'air et de l'espace.

Nouvelles éditions latines 23 €

L'Emir Abd-el Kader à Lyon 12-13 décembre 1952 Christian Delorme

Edition Mémoire Active

L'Hôte d'après Albert Camus Jacques Fernandez

Gallimard 13,90 €

L'Algérie au temps des Français Feriel Ben Mahmoud et Michel Brun

Editions Place des Victoires 33,25 €

Les oies sauvages, une famille française en Tunisie (1885-1964)

Geneviève Groussaud-Falgas

L'Harmattan 26 €

Marie-Claire Micouleau a lu pour nous

Terre du vent , une enfance dans une ferme algérienne 1939-1945

Michèle Perret

L'Harmattan décembre 2009 16€

Un joli premier roman dans la collection *Graveurs de mémoire*, qui dépeint avec beaucoup de poésie la vie quotidienne d'une enfant du bled, fille de propriétaires terriens. Elevée avec les enfants des journaliers de la propriété , au milieu des champs et des terres cultivées, elle perçoit dans la brume de l'enfance l'atmosphère d'un monde familier pour elle. Ouvriers, du forgeron au vendangeur, tout un peuple d'animaux et d'insectes , la grande marée des sauterelles dévoreuses , les labours , la cueillette, les événements du quotidien agreste. Tous les habitants travaillent avec ardeur, malgré la chaleur . Les Allemands sont évoqués de loin ,terreur des enfants. Des prisonniers italiens, pas bien dangereux , contribuent aux travaux des champs. La rumeur de la guerre ne parvient que de loin sur cette « terre du vent qui fait rouler les ronces sèches dans le lit des oueds.. »